

# Un Festival d'Avignon atypique et ouvert à d'autres voix

La 78<sup>e</sup> édition de la manifestation, perturbée par le contexte politique et sportif, a fait le plein côté public

AVIGNON - envoyée spéciale

Année particulière, festival particulier. En Avignon, 2024 restera comme une année étrange, «*atypique*», comme l'a dit lui-même Tiago Rodrigues, le directeur du Festival, lors d'une rencontre avec le public, le 15 juillet. La 78<sup>e</sup> édition de la manifestation fondée par Jean Vilar avait déjà dû avancer son calendrier d'une semaine, en commençant le 29 juin, avant les vacances scolaires, pour ne pas se chevaucher avec les Jeux olympiques et la mobilisation, notamment sécuritaire, qu'ils exigent.

Puis il y a eu l'annonce de la dissolution de l'Assemblée nationale, le 9 juin, et la tenue des élections législatives, le 30 juin et le 7 juillet, en plein festival, avec la perspective de l'arrivée du Rassemblement national au pouvoir. Jusqu'au soir du second tour, une large partie du public et des professionnels est restée tétanisée par cette perspective. Pour Avignon, l'accès du Rassemblement national aux commandes aurait eu des conséquences directes : Tiago Rodrigues avait annoncé, dès le 16 juin, dans nos colonnes, qu'il «*n'acceptera[it] jamais de travailler avec l'extrême droite*» et qu'il défendrait un «*festival qui ne collabore pas*». Ce qui aurait impliqué un festival à voilure considérablement réduite, privé des financements de l'Etat.

## Quelques grands spectacles

Ce contexte a fait peser de lourdes inquiétudes sur la fréquentation des spectacles, mais le public a été largement au rendez-vous : le taux de remplissage devrait s'établir autour de 90 % (pour une jauge d'un peu plus de 121 000 billets mis en vente), actant que le «*in*» a nettement mieux résisté que le «*off*», dont la fréquentation a manifestement souffert.

## «*Lacrima*», de Caroline Guiela Nguyen, et «*Qui som ?*», de la compagnie Baro d'èvel, ont emballé le public et la critique

Sur le plan artistique, cette édition est apparue comme moins riche, excitante, originale, que l'édition inaugurale de Tiago Rodrigues en 2023. Le festival a pourtant offert quelques grands spectacles, à commencer par la création d'ouverture donnée à La FabricA : *Absalon, Absalon!* a fait passer Séverine Chavier dans la dimension des maîtres de la mise en scène, avec une forme de théâtre total, porté par une réflexion puissante sur l'Amérique et le métissage, en lisant Faulkner à la lumière d'Edouard Glissant.

Avec le deuxième spectacle d'ouverture, *Dämon*, présenté dans la Cour d'honneur du Palais des papes, la performeuse et metteuse en scène Angélica Liddell a, comme à son habitude, divisé le public et la critique. Cette distance prise par une partie de la critique à l'égard de son travail, l'artiste espagnole l'a d'ailleurs mise en scène dans sa pièce, s'en prenant directement à certains journalistes – dont nous sommes – sous forme d'insultes ou de gestes grossiers.

Ces pratiques d'un autre âge feraient sourire si elles ne s'inscrivaient dans un contexte où le populisme gagne du terrain partout, et si elles ne rappelaient justement les meetings du Rassemblement national, où les journalistes se font régulièrement huer. La critique, comme

tout autre genre journalistique, n'a pourtant de sens que si elle est exercée en toute indépendance. «*Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur*», écrivait déjà, il y a plus de deux siècles, un certain Beaumarchais...

Troisième création majeure de ce festival, *Elizabeth Costello. Sept leçons et cinq contes moraux*, qui voyait le retour à Avignon du grand metteur en scène polonais Krzysztof Warlikowski, a peine à trouver son public. Le spectacle n'était sans doute pas adapté à la Cour d'honneur du Palais des papes. Il n'en reste pas moins un geste artistique d'une beauté et d'une profondeur rares de nos jours. Entre *Dämon* et *Elizabeth Costello* s'est glissé dans la Cour d'honneur un autre moment fort : *Mothers. A song for War-time*, orchestré par la metteuse en scène polonaise Marta Gornicka, a pris l'accent, par-delà le spectacle, d'une cérémonie unissant le public dans la communion pour une Ukraine martyre.

## Mosaïque

L'«*artiste complice*» de cette édition, le chorégraphe Boris Charmatz, laisse, lui, un bilan contrasté. Si *Cercles*, performance participative, a emmené dans sa ronde joyeuse aussi bien le public que ses 200 participants, les deux spectacles suivants, *Liberté cathédrale* et *Forever*, ont laissé le sentiment que le chorégraphe tirait peut-être un peu trop sur la corde de son savoir-faire.

Passé ces jalons incontournables, deux spectacles ont emballé à la fois le public et la critique. Les places se sont arrachées aussi bien pour *Lacrima*, de Caroline Guiela Nguyen, superbe récit théâtral tissant les fils d'un capitalisme destructeur, que pour *Qui som ?*, de la compagnie Baro d'èvel, grand moment de jubilation sauvage et cathartique à la croisée du théâtre, des arts plasti-



«*Lacrima*», de Caroline Guiela Nguyen, à Avignon, le 30 juin 2024. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

ques, du clown et de la danse. Tandis que, avec *Hécube, pas Hécube*, une pièce qui n'est certes pas sa meilleure, Tiago Rodrigues a tout de même offert une belle soirée dans ce lieu magique qu'est la Carrière de Boulbon, portée par les acteurs virtuoses de la Comédie-Française, la grande tragédienne Elsa Lepoivre en tête.

*La Vie secrète des vieux*, de Mohamed El Khatib, et *Léviathan*, de Lorraine de Sagazan, ont également séduit, par leurs manières respectives de faire bouger les lignes du théâtre. Gwenaël Morin,

lui, est apparu moins en forme que d'habitude avec son *Quichotte*. Quant à la programmation en langue espagnole, elle constitue la vraie déception de cette édition 2024, à l'exception de celui qui a été la révélation du Festival : l'auteur-performeur argentin d'origine indigène Tiziano Cruz, avec ses deux créations *Soliloquio* et *Wayqeycuna*.

À travers lui se lit un des axes forts du Festival, qui a mis en avant d'autres corps, d'autres voix, d'autres récits que ceux qui ont longtemps dominé la scène française. Qu'il s'agisse de la

vieillesse, des femmes, particulièrement visées dans tous les conflits à travers le viol, des peuples indigènes subissant une forme de néocolonialisme ou de tous ceux qu'une société normative marginalise. À travers cette mosaïque se dessine un festival de bon niveau, porté par une réelle réflexion sur les lignes de programmation, et sur l'ouverture nécessaire de la manifestation avignonnaise hors de sa zone de confort, dans un idéal de «*théâtre populaire*» sans cesse à reconstruire et à réinventer. ■

FABIENNE DARGE

# Au Val-d'Ajol, Les Garçons bouchers à la maison chez Narcisse

Le groupe s'est produit, vendredi 19 juillet, dans le cadre du festival Le Pied Orange, organisé par ce bistrot vosgien, antre du punk hexagonal

VAL-D'AJOL (VOSGES) - envoyée spéciale

La photo noir et blanc d'un gamin à crête iroquoise trône au-dessus du bar, reproduite sur des sous-bocks à bière et, au pochoir, sur les murs de Chez Narcisse, «*débit de boissons*» et salle de concerts dont la façade jaune vif trône au centre du village du Val-d'Ajol, cerné par le relief arboré des Vosges.

Cette coupe de cheveux punk, on la retrouve sur scène, vendredi 19 juillet, sur le crâne du chanteur Bob's Not Dead, qui, avec sa guitare acoustique, doit autant à Renaud qu'à Johnny Rotten. Elle coiffe aussi des spectateurs venus pogoter au son des Garçons bouchers, vétérans du rock alternatif, ou de Lofofora, pionniers du metal-rap français, lors de cette première des trois soirées du Pied Orange, le festival organisé jusqu'au 21 juillet par ce bistrot de village devenu un

haut lieu du punk hexagonal. «*Cette photo est en fait celle de mon grand-père, Norbert. Elle date de 1950*», précise Victor Grosjean, jeune trentenaire, à la tête de Chez Narcisse et cofondateur du festival Le Pied Orange, lancé en 2018. «*Il avait parié qu'il ferait cette coupe s'il réussissait le brevet des collèges*». Norbert l'avait raté, mais osé tout de même cette «*iroquoise*», des années avant celle adoptée par Robert de Niro dans *Taxi Driver* (1976), puis par les rockeurs radicaux de Londres ou de Berlin.

Ce cliché est devenu le logo iconique d'un café-concert, propriété familiale depuis cinq générations. En 1892, au Val-d'Ajol, un maréchal-ferrant, Alfred Collot, le quadrisaïeul de Victor Grosjean, ouvre un café pour faire patienter ses clients. En 1938, son fils, Narcisse Collot, fait construire un cinéma attenant au bistrot. Après sa fermeture, en 1961, le cinéma

devient salle de théâtre et de bal, avant de faire office de salle des fêtes du village. Repris par Norbert Collot en 1986, l'ancien cinéma va connaître ses premiers concerts de rock sous l'impulsion de sa fille, Stéphanie, la maman de Victor (morte en 2012), et de copains fédérés en une association, Rock Live, toujours active aujourd'hui.

Dans la seconde moitié des années 1980, la scène rock française se régénère en appliquant la philosophie du *do it yourself* punk, tout en s'affranchissant du modèle anglo-saxon. Fanzines, labels, mais aussi salles de concerts indépendantes accompagnent ces groupes. Au rythme d'une dizaine de concerts par an, toujours le dimanche soir, Chez Narcisse, avec sa salle de 600 places, va devenir l'un des lieux cultes du Grand-Est pour les militants et les descendants du rock alternatif français.

Dans l'ancien cinéma, les affiches de Bérurier Noir, des Thugs, des Rats, de Parabellum côtoient celles des Sheriff, de Ludwig von 88, de Shaka Ponk ou des Naufragés. Omniprésente sur les murs de la salle, la silhouette massive de François Hadji-Lazaro (1956-2023) témoigne de la dizaine de concerts que cette figure du punk made in France, fondateur du label Boucherie Productions, avait donnée avec ses groupes – Les Garçons bouchers, Pigalle – ou en solo.

## Un fantôme bien présent

«*François adorait Chez Narcisse, la chaleur de l'accueil des organisateurs, comme celle du public*», se souvient Jissé Batut, son ingénieur du son pendant trente ans. Gourmand, l'auteur de *Carnivore* appréciait particulièrement la fameuse «*andouille du Val-d'Ajol*».

Hadji-Lazaro a beau être mort le 25 février 2023, à l'âge de 66 ans, les

Garçons bouchers sont à l'affiche de la nouvelle édition du Pied Orange. «*Aux funérailles de François, le programmeur de la Fête de "L'Humanité" nous a proposé de lui rendre hommage à cette occasion*», dit Steff Gotkovski, le saxophoniste du groupe, qui a supervisé cette reformation d'anciens des Bouchers et de Pigalle. Le succès du spectacle *Tchao François*, joué le 16 septembre 2023 à la Fête de *L'Huma*, a donné envie de prolonger l'expérience en tournée. «*Le but est de continuer de faire vivre l'œuvre d'un auteur-compositeur prolifique et finalement méconnu*», insiste Gotkovski.

À 22 heures, on s'engouffre dans la salle avec les titulaires de billet (29 euros les quatre concerts) pour une heure et demie de plongées nostalgiques. Dès les premiers titres – *Chariot, Le Ska des Garçons bouchers, Carnivore...* –, une sarabande de pogo et de *stage divings*

agite un public de vieux fidèles et de plus jeunes fans. Entre cavalades punk et saccades ska pulsées par les cuivres s'imposent les racines de chansons parigottes (reprises de Maurice Chevalier, de Piaf, d'Aznavour) et les mélodies douces-amères et commentaires politiques (*Bourré, Dieu, Guerre, Dans la salle du bar-tabac de la rue des Martyrs*) qu'Hadji-Lazaro savait distiller entre deux farces festives (*La Bière, Du beaujolais*).

Si le répertoire est porté par Pierrot Sapu, un des premiers chanteurs des Bouchers, la voix fantôme de François interprète *Punkifée*, tandis que se font aussi entendre son violon, son accordéon ou son mélodica, par le biais de pistes prélevées sur les enregistrements des disques. Des touches d'émotion se mêlant à une fête débridée, amplifiée par la convivialité historique de ce repère vosgien. ■

STÉPHANE DAVET